

en force de résistance ; la poitrine et les poumons se fortifient par un exercice modéré ; l'esprit, enfin s'éveille et acquiert la conscience de sa supériorité sur le corps. Les différentes espèces de mouvements qu'exécutent les jambes (la marche, la course, le saut), qui rentrent aussi dans la catégorie des exercices libres, habituent le corps à se mouvoir avec aisance, et cette habitude, jointe au fonctionnement facile des autres membres est d'un grand avantage dans toutes les circonstances de la vie (1). " Dans les exercices d'ordre, l'individu n'est considéré que comme un membre de l'ensemble et doit subordonner sa volonté à celle du corps auquel il appartient. Ces exercices si variés (marches, conversions, etc.), pourraient se faire avec avantage entre élèves de plusieurs écoles réunies. De cette façon, les enfants seraient initiés à la connaissance de bien des manœuvres, et l'instituteur deviendrait, en quelque sorte, un instructeur militaire.—*Le Progrès.*

VARIETES.

Causeries économiques.

LES DÉBOUCHÉS.

Pendant cette année de mauvaise récolte, le commerce n'allait pas, et l'industrie se plaignait vivement. Ce n'était la faute à personne, tout le monde faisait ce qu'il pouvait, du moins autant que nous sachions, pour placer ses marchandises ; mais les circonstances étaient défavorables.

C'était du moins l'opinion que soutenait le père Dupont devant quelques voisins qui cherchaient, comme on dit, midi à quatorze heures.

"Tenez, ajoutait-il, voilà Pierre ou Paul qui jouent là-bas ; ils m'ont expliqué, sans le savoir, et en deux mots, pourquoi les affaires ne vont pas.

—Et comment cela ? demanda-t-on.

LE PÈRE DUPONT.—Voici comment : Pierre dit à Paul : "Veux-tu m'acheter une toupie, j'en ai trois ; tu me donneras des billes." Mais Paul n'avait pas de billes, et l'affaire ne se fit pas."

L'instituteur vint se joindre au groupe, et lorsqu'on l'eut mis au fait de la conversation, il trouva que le père Dupont avait raison.

Mais les voisins ne semblaient pas avoir bien compris, de sorte que le père Dupont continua en ces termes :

"Voyons, quand vous voulez acheter une robe à votre femme ou une montre pour vous-même, ou un autre objet d'utilité ou d'agrément, que vous faut-il ?

—De l'argent ! fut la réponse unanime.

—Bien. Mais l'argent ne se trouve pas dans la rue ; il faut se le procurer en vendant vos produits. Est-ce vrai ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! donc, quand vous avez peu de produits, vous avez peu d'argent, et le peu que vous avez, vous le gardez pour les choses indispensables, pour les dépenses urgentes, et vous ajournez les autres achats le plus possible. Voilà pourquoi le commerce ne va pas : celui qui voudrait acheter n'a pas assez d'argent parce qu'il n'a pas eu assez de produits."

L'un des voisins, Jean Monteau, fit observer qu'ils avaient aussi quelquefois plus de produits qu'ils n'en pouvaient vendre, que la trop grande abondance avilissait les prix, et que le bon marché n'était pas toujours avantageux au producteur.

"Toutefois, dit l'instituteur, on peut remédier aux inconvénients momentanés d'une production surabondante, en cherchant de nouveaux débouchés, c'est-à-dire des acheteurs. Plus l'industrie produit, plus elle a besoin de débouchés. Seulement, quand l'abondance des produits fait baisser le prix, il s'ouvre tout naturellement de nouveaux débouchés.

En effet, par exemple, le vin étant à un franc la bouteille, le prix sera trop élevé pour beaucoup de personnes ; mettez le prix à 50 centimes, il y aura beaucoup plus d'acheteurs chez nous, et, de plus, on pourra en envoyer à l'étranger. Il en est ainsi de toutes les marchandises.

—Tout cela est vrai, dit Jean Monteau, mais quand il y a surabondance de pommes de terre, on ne peut pas en faire manger davantage en diminuant le prix ; un homme ne pourrait pas manger un sac de pommes de terre par jour, même si on les lui donnait pour rien.

LE PÈRE DUPONT.—Mais on peut distiller les pommes de terre, l'eau-de-vie est facile à transporter ; on peut faire de la fécula, ou encore on peut engraisser des pores ; on n'a pas nécessairement besoin de manger les pommes de terre en nature.

—C'est très-juste, répondit l'instituteur. Quelque abondant que soit un produit aujourd'hui, si on sait lui ouvrir un nouveau débouché en France ou à l'étranger, on pourra encore le multiplier. Depuis qu'on fait avec les betteraves du sucre et de l'eau-de-vie, on en cultive bien plus que lorsqu'on s'en servait simplement comme fourrage.

En résumé, à la longue, on n'achète les produits des autres qu'en produisant soi-même, et plus le débouché est grand—ce qui veut dire : plus il y a d'acheteurs (ou de consommateurs),—plus la production est stimulée. On travaille volontiers quand le travail est bien rémunéré."

VOIES DE COMMUNICATION.

Les travaux du chemin de fer qu'on construisait dans le voisinage avançaient visiblement, et restèrent longtemps le principal sujet de conversation. Un jour l'ingénieur qui dirigeait les travaux ayant dit que le chemin de fer était la voie de communication la plus parfaite, Philippe demanda :

"Qu'est-ce qu'une voie de communication ?"

L'ingénieur se contenta de répondre que c'était un chemin destiné à faciliter les transports des choses et des gens d'un endroit à l'autre.

L'instituteur crut devoir entrer dans quelques détails.

"Il y a, dit-il des voies de communication par eau et par terre. Le fleuve ou la rivière qui portent bateau sont des voies de communication ; l'eau est, comme l'a dit un penseur célèbre, Pascal, un chemin qui marche, car—en coulant—elle entraîne le bateau. Les canaux—qui sont des rivières creusées de main d'homme—et la mer sont également des voies de communication.

Par terre, le plus petit chemin s'appelle...

PHILIPPE.—Un sentier.

L'INSTITUTEUR.—Le sentier est fait pour les piétons, tout au plus encore pour un cheval de somme (cheval portant un fardeau) ; mais dès qu'on veut employer une voiture, il faut un chemin, qui est un sentier plus large, ou même une route, qui est un grand chemin bien entretenu et empierré. Le chemin de fer est une voie sur laquelle on a solidement assujéti des rails (barres de fer à rebord) sur lesquels les roues marchent plus facilement et sans pouvoir dévier.

LE PÈRE DUPONT.—Les roues qui vont sur les rails ne rencontrent aucun ornière et ne s'enfoncent pas dans la boue.

L'INGÉNIEUR.—Je vous ai promis de vous démontrer que

(1) Rapport de M. Vèrchère, sur l'enseignement de la gymnastique. — Genève 1872.